ce que les prairies étant composées d'un grand nombre de plantes fleurissant à des époques différentes, il est difficile de désigner au juste l'époque la plus convenable : ainsi la *fouve odorante* et le *vulpin des prés* sont déflorisés lorsque la plupart des *pâturins*, des *bromes* et des *stéques* sont en pleine floraison, que les *agrostis* commencent à fleurir et que la phéole montre seulement sa panicule spiciforme. Cette situation embarrasse souvent le cultivateur qui tient toujours plus à la quantité qu'à la qualité : il sait que s'il coupe trop tôt, non-seulement il perdra en quantité, mais encore l'herbe qu'il récoltera sera aqueuse et peu nutritive ; par contre, il oublie que, s'il coupe trop tard, la valeur nutritive sera de beaucoup diminuée et le fourrage, moins apprécié par les animaux, leur profitera moins, et que plus la prairie sera effroutée, plus les plantes souffriront, seront affaiblies et le regain sera notablement diminué.

En résumé, il vaut beaucoup mieux couper trop tôt que trop tard.

La récolte des foin n'a donc pas d'époque fixe, elle varie selon le climat, la température atmosphérique de l'année, la nature des plantes qui composent la prairie, son exposition, ainsi que la nature de la terre. Toutes ces circonstances peuvent faire varier beaucoup le moment favorable pour opérer la fenaison, au point que dans une même propriété on peut avoir terminé d'un côté tandis que, d'un autre, le foin n'aura pas encore atteint une maturité suffisante. Ensuite, le temps a aussi une influence qu'il ne faut pas négliger, car le foin perd beaucoup lorsqu'il est mouillé par la pluie, et il est souvent convenable de retarder la coupe de quelques jours, pour laisser passer une période de mauvais temps. — ED. VIANNE.

Si j'étais cultivateur

Si j'étais cultivateur (fermier ou propriétaire de terres) et que j'eusse une famille, voici comment je m'y prendrais pour préparer mes enfants à exercer la même profession que moi, et pour les mettre à même de faire mieux que leur père.

Et d'abord, mes enfants, filles et garçons, seraient, dès l'âge de 6 ou 7 ans, placés à l'école du village ; ils y resteraient jusqu'à l'âge de 13 à 14 ans. Je ferais en sorte durant ces premières études, de les y envoyer régulièrement, car l'habitude qu'ont la plupart des enfants des campagnes de ne fréquenter les classes que pendant les mois d'hiver nuit considérablement à leurs progrès : ils oublient en été ce qu'ils ont appris en hiver.

Dès qu'ils sauraient lire je tiendrais à ce qu'ils eussent entre les mains un ouvrage d'agriculture et d'horticulture, qui serait lu à son tour et dont une explication simple et à leur portée serait donnée par l'instituteur. Je prierais aussi ce dernier de leur faire quelques dictées relatives à la science agricole, dont il trouverait le texte dans les publications périodiques ou dans les livres composant sa bibliothèque personnelle ou celle de la paroisse.

Je lui exprimerais aussi le désir de voir les connaissances en calcul appliquées à la comptabilité agricole : les problèmes à résoudre auraient trait au prix de revient, d'achat, de vente des denrées ; des bénéfices que peut donner telle ou telle récolte, en tenant, bien entendu, compte du prix du fermage, des frais de culture, des sommes représentant la valeur des engrais, des semences, etc., etc.

Si l'instituteur donnait un enseignement agricole pratique, je serais heureux de voir mes enfants y prendre part, et je ne regretterais pas les quelques heures qu'ils emploieraient à travailler sous les yeux de leur maître.

Quand mes filles reviendraient de l'école, elles seraient habituées par leur mère au travail intérieur de la maison ; elles

s'occuperaient avec elle du ménage, de la laiterie, de la basse-cour ; elles entretiendraient une grande propreté dans les différentes parties de la maison.

J'obligerais les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars ; je les habituerais à réunir les balayures, les débris de végétaux éparés, et à les transporter dans le lieu destiné aux composts.

Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de sa culture entière dès que leurs forces le permettraient, et aussi des soins à donner aux bestiaux.

Je les conduirais dans les champs quand je m'y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S'ils ne pouvaient prendre part à mes travaux, ils seraient attentifs à mes opérations, que, du reste, je leur expliquerais.

Si, dès qu'ils auraient atteint l'âge de 14 ou 15 ans, je pouvais me passer des bras de mes fils, je solliciterais leur admission dans une ferme école, d'où ils sortiraient, après trois années d'étude, avec des forces physiques plus développées et une instruction agricole plus étendue. Si encore leur présence chez moi n'était pas trop nécessaire, je les enverrais dans une exploitation bien dirigée, chez un cultivateur intelligent, où ils continueraient à apprendre de bonnes méthodes et se formeraient au contact de nouvelles personnes. Enfin je tâcherais de les diriger dans le choix d'une épouse.

Dans cette tâche difficile, j'examinerais avant tout l'honorabilité des familles auxquelles je désirerais les voir s'allier, les goûts simples, l'état de santé et le degré d'amour du travail des campagnes que je voudrais leur donner. — J. DUNAND.

Travaux du mois d'août

Ce mois, de même que les deux suivants, est d'une très-grande importance pour le cultivateur. C'est l'époque où il recueille une partie de ses produits, fruits de ses avances et de ses pénibles labeurs.

Il faut, dans cette saison, un redoublement d'activité, de soins et d'intelligence. Si le beau temps persiste, tous les cultivateurs, l'inapte et l'habile, le paresseux et l'ignorant finiront par réussir ; mais si la température contrarie les opérations agricoles, si, par exemple, les pluies sont fréquentes ou persistantes, ou s'il survient une forte sécheresse accompagnée de vents, on verra une grande différence dans le succès de l'un ou de l'autre. Le premier, c'est-à-dire l'inapte ou le paresseux, perdra une grande partie de sa récolte ; le second, au contraire, sauvera tout ou presque tout. Quand arrive le moment de couper ou de rentrer les produits, on doit se dire que chaque jour de retard est une perte énorme, et il ne faut pas craindre de prendre, s'il le faut, le double de bras pour faire l'ouvrage en moitié moins de temps.

Récoltes. — On continue actuellement la fenaison avec tous les soins qu'exige cette importante opération. Puis, vers la dernière quinzaine de ce mois, on fait la seconde coupe des trèfles et on commence la récolte des grains qui sont arrivés à une maturité suffisante, tels sont les blés d'automne, les *goudrioles*, les blés de printemps, l'orge, le seigle, l'avoine, les lentilles, les pois, et on commence l'arrachage du lin et du chanvre semés de bonne heure.

Ordinairement les blés doivent se récolter avant leur complète maturité : d'abord, parce que le grain est de meilleure qualité et produit plus de farine à la mouture et ensuite parce qu'il n'éprouve point de pertes par l'égrainage. Le moment le plus propice c'est lorsque le grain est encore tendre, mais non pas en lait. La couleur de la paille ne donne pas d'indices bien certains ; car dans les années de sécheresse, elle est déjà jaune vers le haut et le grain est encore laiteux ; tandis que le contraire arrive dans les années humides.

L'orge faite de bonne heure au printemps est récoltée vers le commencement de ce mois, puis rentrée et immédiatement battue pour être livrée à la vente ; alors le cultivateur peut profiter des prix momentanément élevés de l'époque actuelle.